

Douleur, douceur

Les manivelles, de Martine Audet. L'Hexagone, « L'appel des mots », 120 p.

Jonathan Lamy

Numéro 213, mars-avril 2007

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/10436ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamy, J. (2007). Douleur, douceur / *Les manivelles*, de Martine Audet. L'Hexagone, « L'appel des mots », 120 p. *Spirale*, (213), 45-46.

Douleur, douceur

LES MANIVELLES de Martine Audet

L'Hexagone, « L'appel des mots », 120 p.

par JONATHAN LAMY

Prendre un livre dans ses mains, le retourner, lire la quatrième de couverture, s'attarder sur le titre, l'illustration, et enfin l'ouvrir, c'est un peu tourner une manivelle. Un rituel, frotter une lampe, pour en faire jaillir un génie, *crinquer* une vieille montre, une vieille voiture, pour en faire démarrer le moteur. Il y a toutes sortes de manivelles, de ficelles et d'engrenages dans un livre. Et ça prend un geste, tourner la page, plier le papier, pour que le mouvement et le sens des mots apparaissent. Martine Audet nous rappelle cela, nous y invite, avec son dernier titre : *Les manivelles*.

Saute la page

Ce recueil contient les figures universelles propres à la poésie intime, comme les mains, la voix, les os, les oiseaux, le ciel et leurs images infinies. Ce qui le caractérise par rapport

à la poésie, c'est le silence entre deux pages, fait prendre conscience au lecteur de ce qui se passe quand on va d'une page à l'autre et lui permet de saisir ce qu'implique le pli du livre, son horizon vertical. Dans *Les manivelles*, au lieu du célèbre tintement de clochettes des livres-disques pour enfants, c'est un silence, un souffle retenu qu'on entend. Il ne nous invite pas à tourner la page, mais nous rappelle la ponctuation invisible séparant deux pages qui se côtoient et, par le fait même, deux textes qui se côtoient, comme c'est souvent le cas en poésie. *Les manivelles* propose une leçon de lecture, une main tendue vers une réflexion sur l'acte de lire, ses automatismes, de même que sur les possibilités offertes par cet objet simple et banal qu'est le livre.

Les sauts de page au début d'un peu plus de la moitié des poèmes de Martine Audet confèrent d'emblée

Les manivelles propose une leçon de lecture, une main tendue vers une réflexion sur l'acte de lire, ses automatismes, de même que sur les possibilités offertes par cet objet simple et banal qu'est le livre.

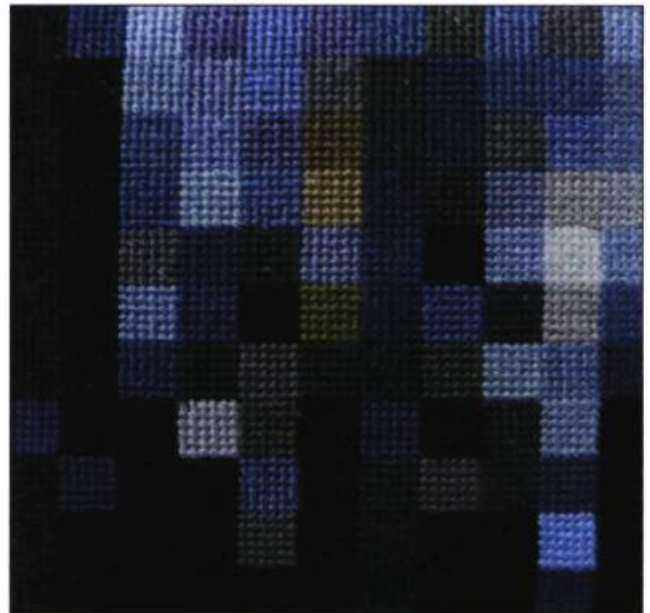
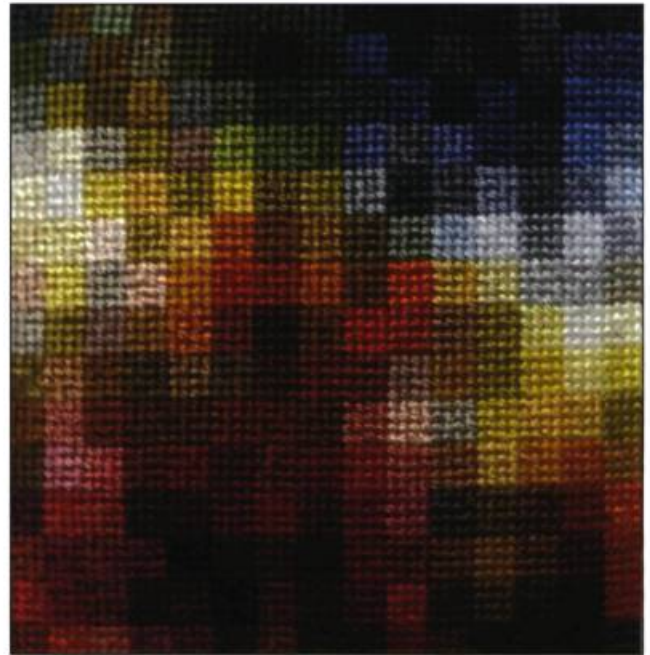
aux sept livres précédents de Martine Audet, c'est la forme particulière qu'empruntent la plupart des textes : les premiers mots se trouvent sur la page de gauche et la phrase se poursuit sur la page de droite. Ainsi, la majorité des pages paires sont presque vides, ne contiennent que le début du poème, entre un et cinq mots, alors que les pages impaires commencent par un blanc qui prend l'espace exact qu'auraient dû occuper les mots qui manquent, et qui se trouvent, en fait, sur la page précédente.

Plus qu'un jeu strictement typographique ou une coquetterie formelle, cette disposition du texte illustre l'es-

pace entre deux pages, fait prendre conscience au lecteur de ce qui se passe quand on va d'une page à l'autre et lui permet de saisir ce qu'implique le pli du livre, son horizon vertical. Dans *Les manivelles*, au lieu du célèbre tintement de clochettes des livres-disques pour enfants, c'est un silence, un souffle retenu qu'on entend. Il ne nous invite pas à tourner la page, mais nous rappelle la ponctuation invisible séparant deux pages qui se côtoient et, par le fait même, deux textes qui se côtoient, comme c'est souvent le cas en poésie. *Les manivelles* propose une leçon de lecture, une main tendue vers une réflexion sur l'acte de lire, ses automatismes, de même que sur les possibilités offertes par cet objet simple et banal qu'est le livre.

Nathalie Bujold, **Les trois** suivi de **Les deux**

Pixels et petits points, Centre d'art et de diffusion Clark, Montréal, 2004. Broderie au petit point. (6,5 cm X 6 cm et 7 cm X 7 cm).



Mais peut-être est-ce l'inverse, et ce serait le poème qui aurait repoussé son début, son attaque, sur une autre page pour que le commencement soit autre, pour qu'il n'y ait pas de commencement ?

Entre le début d'un premier vers (« Nos doigts sentaient si fort ») et sa suite (« les vieux papiers »), un déplacement de l'œil est donc nécessaire à la lecture. Ce mouvement se fait d'une manière à la fois avide et lente. On veut connaître la suite mais, en même temps, la poésie se lisant lentement, on savoure l'écho de l'attaque du texte, et une foule de choses se profilent dans l'esprit du lecteur alors que son œil passe d'une page à l'autre. On laisse résonner le début d'un texte comme « Dans l'attente ». On imagine la suite à « Nous aurions pu » avant de la lire. Cette expérience constitue une espèce de thriller sémantique. Un jeu de souffle. Elle invite aussi à manipuler le livre, à multiplier ses lectures, à tourner autrement la manivelle, par exemple, en composant de nouveaux poèmes avec seulement ce qui se trouve sur les pages de gauche.

Paisiblement décapant

Après avoir publié trois livres au Noroît (dont *Orbites*, autre titre qui induit un mouvement circulaire), un autre dans la collection « Poésie » de La courte échelle et un encore, avec José Acquelin, chez Planète rebelle, Martine Audet publie avec *Les manivelles* son troisième recueil à l'Hexagone. Formant une œuvre conséquente et intègre, son écriture offre une suite logique qui sait toutefois se renouveler. Elle se situe entre la répétition des mêmes motifs, à la manière de Roberto Juarroz avec ses quatorze recueils intitulés *Poésie verticale*, et le renouvellement constant d'un livre à l'autre, l'exemple extrême ici étant Fernando Pessoa et ses hétéronymes.

Un autre dosage qui fait la force de la poésie de Martine Audet réside dans sa capacité à mêler douceur et douleur, à donner une figure impitoyable, un visage qui fait mal à des motifs d'apparence anodine, voire usée. Si

certains auteurs préfèrent éviter des mots comme « cœur » parce qu'ils prêteraient flanc à la mièvrerie, Martine Audet, elle, les attaque : « (des instruments étranges / nous vidangeaient le cœur) ». Certaines images « joyeuses / comme un bruit d'os » flirtent ici avec les traits décapants qu'on peut retrouver chez Denis Vanier. Ainsi, dans le poème liminaire, Martine Audet évoque « quelque chose comme un ciel d'urine ». Elle nous donne à voir « un mur pourri

coutumée. Tantôt, elle nomme le rêve directement : « nous laissons nos rêves / nettoyer l'étreinte. » Ailleurs, elle met en place un univers onirique, ou peut-être devrait-on dire cauchemardesque : « nous courions, nous courions / dépassant les morts mêlées / d'anges ruisselants. » À d'autres moments, c'est la structure même du texte, l'enchaînement des mots et des images qui rappellent le travail du rêve, avec ses déplacements en ellipses et en substitutions.

La manivelle nous fait passer de l'éblouissement à un froid qui glace les os, mais elle nous fait aussi osciller entre deux autres pôles : le rêve et la réflexion.

d'oiseaux » et à entendre « nos plus rudes prières / (leurs bêtes humides et affolées) ». En la lisant, « nous espérons la plus magnifique, / la plus naturelle frayeur ».

La manivelle nous fait passer de l'éblouissement à un froid qui glace les os, mais elle nous fait aussi osciller entre deux autres pôles : le rêve et la réflexion. Il y a des moments de questionnement : « Ne restait-il que l'expérience cruelle d'un corps / qui en pousse un autre ? » Peut-être devrait-on davantage parler de doute. Parce que les questions qui affleurent dans les poèmes témoignent d'une soudaine incertitude. Le sujet doute, s'arrête constamment pour prendre un autre angle de vue sur lui-même, ce qu'il vit, ce qu'il écrit. « N'était-ce qu'une histoire de lumières ? / de ruse animale, de vertige ? » C'est comme si le livre doutait de lui-même. Et ainsi pour le langage : « Convenaient-ils, les mots ? »

Jusque dans les questions qu'elles posent, les images qui peuplent ce dernier recueil de Martine Audet sont un peu moins terre à terre qu'à l'ac-

« Parmi les voix à emprunter / la dernière avait beaucoup d'attrait, / mais, colonnes du vide cassées de gestes, / nos cordes d'enfance, / les têtes que l'on caresse, / les mots n'étaient pas venus. »

De la voix partout

Il est difficile, en la lisant, de ne pas entendre la voix de Martine Audet. La voix d'un auteur de poésie, si elle est connue du lecteur, peut interférer avec sa lecture. Comme si cette petite voix dans notre tête adoptait le timbre et le ton de la voix véritable de l'auteur. Au pire, cette interférence peut restreindre le rythme du texte à celui que ce dernier lui a donné dans une lecture publique ou sur un disque. Au mieux, cette « voix à emprunter » peut aider le lecteur à trouver un ton juste, une scansion qui confère au texte toute son ampleur. Dans le cas de Martine Audet, une des voix les plus personnelles et une des meilleures lectrices publiques de la poésie québécoise, l'interférence « [a] beaucoup d'attrait ». Sa voix, désormais immortalisée sur le disque qui accompagne

son livre écrit en collaboration avec José Acquelin, publié chez Planète rebelle et intitulé *Personne ne sait que je t'aime*, possède le caractère spectral, le mélange de douceur et de douleur de sa poésie. C'est une voix qui berce et qui blesse à la fois, comme le font ses poèmes. Elle semble venir de très près et de très loin en même temps. À un tour de manivelle, on est sous le charme. À un autre, on doute de la possibilité de cette voix : « en s'éveillant / les mots changeaient de bouche. »

Lorsque Martine Audet livre sur scène des extraits de son recueil *Les manivelles*, comme elle l'a fait dans les maisons de la culture de Montréal durant la tournée « Poètes publics » organisée par *Les filles électriques*, ou encore dans les soirées mises sur pied par *Slamontreal*, elle le fait d'une manière très hachurée. Ses textes prennent un rythme haletant, comme si le coup de hache donné après le début de certains poèmes, à l'image du pli qui fend le livre en deux, se répercutait sur toutes les phrases, sur toutes les pages. Le livre fait voir le combat entre le poème et « le nombre d'arbres nécessaires au poème », et la voix lisant *Les manivelles* laisse entendre une véritable lutte entre les mots et le silence, dont écope la respiration. « Nous respirions à peine, / mais quelque chose en nous / respirait, // à chaque mouvement, / retrouvait son désordre, // à chaque abandon, / un peu d'espace / pour ta voix. » Martine Audet, avec *Les manivelles*, illustre ce que le souffle du poème peut avoir de particulier. La respiration d'un texte poétique ne coïncide pas nécessairement avec sa ponctuation, ses coupures de vers et ses césures. La poésie, à l'image de ce travail vocal et rythmique, offre la possibilité d'être lue d'une manière qui n'aplanisse pas le texte. Au contraire, la lecture, par la voix de l'autre, peut ajouter des heurts, des soubresauts, ou encore de la distorsion au poème. Le dernier recueil de Martine Audet est troué par de soudains blocages pulmonaires, un besoin de reprendre son souffle, de faire le plein d'air, pour que la manivelle de la voix puisse continuer à tourner sur la page. ☪